

## Les philosophes des Lumières, à la recherche d'un fondement naturel des institutions humaines

(1<sup>ère</sup> séance : 16 septembre 2015)

### Introduction : les Lumières dans le contexte culturel du XVIII<sup>e</sup> siècle

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est un siècle fascinant, où pour la dernière fois peut-être s'établissent d'étroites connexions entre découvertes scientifiques, réflexions philosophiques et revendications politiques, avec une égale importance accordée à la dimension critique et à la dimension constructive. Cette conjonction a été une particularité de la philosophie française, alors même que le mouvement fut plus généralement européen.

Si l'on se tourne, en effet, vers les Lumières allemandes (*Aufklärung*), ses principaux représentants : Gotthold Lessing (1729-1781), Moses Mendelssohn (1729-1786), Friedrich Nicolai (1733-1811), sont d'abord des auteurs littéraires, des critiques littéraires et artistiques, des promoteurs de la tolérance religieuse et d'une conception rationnelle du divin (déisme). Ils n'ont pas développé une philosophie qui donne un sens global à ces appels au renouveau dans divers domaines de la culture. Kant approuve le mouvement dans *Qu'est-ce que les Lumières ?*, un article publié en 1784, dont les premières phrases évoquent remarquablement l'esprit émancipateur :

« Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement mais à une insuffisance de la résolution et du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre. *Sapere aude !* Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières. »

Cependant, l'apport philosophique principal de Kant (en particulier ses trois *Critiques*) lui est tout à fait propre et dépasse largement cette inspiration. Par ailleurs, l'insistance de Kant sur la raison et la liberté comme caractéristiques des Lumières ne correspond pas aux éléments les plus originaux de la philosophie française de ce siècle, qui mettra en avant l'empirisme plutôt que la raison, le déterminisme plutôt que l'action libre et la responsabilité. Les priorités des Lumières allemandes sont assez comparables à celles de la première génération des Lumières françaises (surtout Voltaire), dont d'ailleurs ces auteurs s'inspirent, par leur lutte contre l'oppression politique et religieuse, leur souci de faire œuvre littéraire et culturelle, leur humanisme déiste et ouvert.

Quant aux autres pays d'Europe, on y voit surtout se développer les recherches scientifiques (biologie et médecine sont en plein essor aux Pays-Bas, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Italie...), mais ces chercheurs ne s'avancent pas sur le terrain de la philosophie. Les discussions philosophiques des Lumières françaises se situent dès lors dans un triple horizon hérité du siècle précédent :

- Descartes et Malebranche sont les références négatives, le plus souvent rejetés pour les composantes encore théologiques de leurs pensées (dualisme corps/ âme ; nécessité de Dieu dans la méthode cartésienne ; les idées sont l'entendement de Dieu chez Malebranche).
- Spinoza est à l'époque considéré comme le pire hérétique pour son panthéisme, et l'on doit absolument se défendre d'avoir rien en commun avec lui — mais en privé plusieurs s'en réclament, comme on le constate dans une lettre de d'Alembert à Voltaire datée du 29 août 1769 : « À l'égard de Spinoza, ou toute sa métaphysique ne signifie rien, ou elle signifie que la matière est la seule chose existante, et que c'est dans elle qu'il faut chercher ou supposer la

raison de tout ». Diderot est bien conscient de la différence entre le spinozisme lui-même et le néo-spinozisme dont se réclament ses amis, par exemple dans l'article « Spinoziste » de l'*Encyclopédie*, où il met en valeur seulement le principe général des « spinozistes modernes », c'est-à-dire des matérialistes<sup>1</sup>. En effet, le panthéisme de Spinoza n'est pas un matérialisme : il conçoit une substance éternelle et infinie, présentant une infinité de modes dont nous ne pouvons connaître que deux : l'étendue (c'est-à-dire les corps occupant de l'espace) et la pensée. Les modes sont des manières d'être : il est possible d'être une substance sous de multiples formes, dont l'étendue et la pensée. La distinction des deux modes qui nous sont accessibles, définis chacun par ses attributs propres, interdit que la pensée soit un attribut de la matière, ou que la substance totale s'identifie à la matière, comme c'est le cas dans l'ontologie matérialiste des Lumières. Pour passer de la formule panthéiste « Deus sive Natura » à ce néo-spinozisme proclamé, il faut supprimer le premier nom et matérialiser intégralement le second, de telle sorte qu'il ne reste pas grand chose de la formule initiale. En revanche, les deux types de philosophie se rapprochent par leur immanence : le Dieu de Spinoza n'est plus transcendant, il est le tout lui-même, auto-créeur et auto-organisé.

- L'empirisme anglais est la méthode constamment revendiquée par les Français, qui la font remonter à Francis Bacon (1561-1626), triompher dans la physique newtonienne, et trouver son expression la plus aboutie dans la théorie de la connaissance de Locke.

De ces trois composantes naissent les grandes questions philosophiques discutées au cours de ce siècle, que nous allons examiner en détail, en sélectionnant les textes où chacune est le plus approfondie.

(Voir le document « Structure du cours » pour la division en sept chapitres thématiques)

Mais, d'abord, un coup d'œil sur la première génération des Lumières françaises va nous permettre de compléter la description du contexte social et culturel dans lequel prennent place ces discussions et contre lequel le mouvement dirige ses critiques et ses revendications.

(Voir le document « Note sur les principaux auteurs et leurs œuvres ») Montesquieu et Voltaire poursuivent les tendances ouvertes par Bayle et Fontenelle, conventionnellement considérés comme précurseurs des Lumières : lutte contre les préjugés et les superstitions dus à l'ignorance, pour la tolérance religieuse et les libertés politiques, au moyen d'œuvres érudites et littéraires aussi plaisantes que rigoureuses. Ils approfondissent la réflexion sur les moteurs de l'histoire et sur les éléments influençant les différents types de civilisations. Montesquieu adopte les théories du droit naturel (voir « les précurseurs ») et les prolonge par la conception du régime politique qui serait le plus favorable à la réalisation de ce droit, noyau universel de tous les droits institués. Voltaire est en outre remarquable par son engagement concret dans la défense de victimes d'un système judiciaire archaïque, cruel, dominé par les théologiens et soumis aux plus basses luttes d'intérêts : s'il ne peut empêcher l'atroce exécution de Jean Calas et du Chevalier de la Barre, dont il démontre pourtant brillamment l'innocence, il parvient à faire acquitter le protestant Pierre-Paul Sirven, victime de la malveillance d'un couvent catholique. Sur le plan philosophique, en revanche, Voltaire ne propose pas de thèse originale mais affiche un scepticisme anti-dogmatique selon lequel la science newtonienne et le déisme suffisent à l'étendue de nos connaissances. Le déisme, ou théisme comme il l'écrit lui-même dans le titre de son ouvrage *Profession de foi des théistes*, est la croyance en un Dieu créateur de l'univers, éternel et tout puissant, personnifié, garant de la morale par ses récompenses et châtiments. Cette conception exclut toutes les autres

---

<sup>1</sup> Autre exemple : dans *La promenade du sceptique*, les partisans du panthéisme sont facilement réfutés et ont peu de poids dans le débat.

caractéristiques ajoutées par les religions instituées, dont les nombreuses absurdités et contradictions les rendent incompatibles avec la raison. Comme il n'avance rien de plus que le noyau commun des trois religions monothéistes, le théisme, ajoute-t-il, est un facteur de pacification entre elles, et, vis-à-vis des autres croyances, il prône de les débarrasser progressivement de leurs superstitions par la raison plutôt que de les convertir par la contrainte et le massacre. Voltaire exprimera sa désapprobation à ses amis devenus athées, mais ne rompra pas pour autant avec eux et offrira constamment son appui aux encyclopédistes lors de leurs nombreux démêlés avec la censure et la répression.

## **Première partie : ontologie et théorie de la connaissance**

### **Chap. 1 : une ontologie matérialiste**

C'est avec Maupertuis que l'on assiste aux premiers pas d'une nouvelle théorie scientifique et philosophique, stimulée surtout par les découvertes récentes en biologie et en médecine. Maupertuis, de même que Voltaire, est un ardent propagateur de la physique newtonienne en France. Mathématicien, il assiste la marquise Émilie du Châtelet, amie de Voltaire, qui traduit les *Principia mathematica* de Newton et en améliore la notation des symboles par le recours à celle de Leibniz. Il se rend célèbre en dirigeant en 1736 une expédition en Laponie destinée à mesurer une portion de méridien pour la comparer à la même portion mesurée à l'équateur, de manière à vérifier l'hypothèse newtonienne que la terre est légèrement aplatie aux pôles. Mais ce sont ses deux ouvrages de biologie, plus précisément ses recherches sur l'hérédité et sur le développement embryonnaire, qui donnent une impulsion nouvelle à la thèse du matérialisme ontologique, en ouvrant la voie au transformisme des espèces. Nous y reviendrons au prochain cours.

Le matérialisme est également soutenu par La Mettrie, Helvétius, Diderot et d'Holbach. La Mettrie n'est pas pris très au sérieux par les autres matérialistes, qui le considèrent comme un fanfaron hédoniste (son hédonisme en tout cas est confirmé par son ouvrage *L'art de jouir*, et par l'ironie de sa mort due à une indigestion à la table de Frédéric II). Il n'empêche que le mécanisme qu'il invoque dans son *Homme-machine* permet de préciser la conception de la matière dynamique et de l'appuyer sur les nombreuses expérimentations physiologiques auxquelles il s'intéresse aussi en tant que médecin.

Le matérialisme consiste à penser que tous les phénomènes naturels, y compris toutes les opérations du vivant et les facultés humaines, peuvent être expliqués à partir de la seule matière, comme des effets de ses diverses organisations.

La présentation la plus achevée et systématique de ces thèses se trouve dans le *Système de la nature* du baron d'Holbach, ouvrage qui, publié en 1770, bénéficie des théories avancées depuis une vingtaine d'années et cherche une synthèse acceptable par tous au-delà des controverses qui les opposent. Également très influencé par les textes matérialistes de l'Antiquité (d'Holbach cite notamment Empédocle et Lucrèce), il se montre souvent plus épicurien que scientifique, c'est-à-dire plus soucieux de délivrer la conception du monde des fausses explications que d'aller jusqu'au bout de leur éclaircissement. Il mentionne ainsi sans les approfondir plusieurs questions qui restaient encore sans réponse ou controversées, que nous reprendrons ensuite chez les auteurs qui les ont davantage travaillées. L'enchaînement des causes et effets que révèlent les sciences physiques doit être étendu à toutes les activités humaines, puisque nous sommes partie intégrante de la nature et régis par les mêmes forces :

Tout ce que l'esprit humain a successivement inventé pour changer ou perfectionner sa façon d'être et pour la rendre plus heureuse, ne fut jamais qu'une conséquence nécessaire de l'essence

propre de l'homme et de celle des êtres qui agissent sur lui. Toutes nos institutions, nos réflexions, nos connaissances n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre sans cesse. Tout ce que nous faisons ou pensons, tout ce que nous sommes et ce que nous serons n'est jamais qu'une suite de ce que la nature universelle nous a faits. Toutes nos idées, nos volontés, nos actions sont des effets nécessaires de l'essence et des qualités que cette nature a mises en nous, et des circonstances par lesquelles elle nous oblige de passer et d'être modifiés. En un mot, l'art n'est que la nature agissante à l'aide des instruments qu'elle a faits. (Partie 1, chap. I).

Nous reviendrons la semaine prochaine de manière plus détaillée sur cette conception homogénéisante de la nature et de l'être humain.